

que peut-être, & qui la préserva de bien des faux-pas.

Je reviens au Couvent, & je n'oublierai point le Parloir. Le Parloir influe plus qu'on ne pense sur l'éducation des jeunes Pensionnaires. Les tête-à-têtes y sont bien longs; tête-à-têtes de femme, notez bien. C'est une jeune Mariée à qui le mariage a appris bien des choses, & qui brûle de raconter tout à son amie. C'est Lindor, que le Maître de Musique a présenté pour exécuter un Duo. Lindor n'a pas dix-huit ans: il est frais, bien timide; il ne dit rien, mais il se laisse deviner. On n'ose retirer la main sur laquelle il bat en tremblant la mesure avec son doigt, & on ne peut se défendre de ramasser, en sortant, la Lettre qu'il a jetée à travers la grille, de peur qu'une autre ne la lise. C'est une tante jeune, aimable, la plus malheureuse de toutes les femmes, abandonnée, & qui vient s'épancher au Parloir. Rien ne s'y perd. Tout ce qu'on y dit se grave profondément dans des cerveaux dociles, & devient la cause de bien des insomnies. Les Romans & les Parloirs avoient donc gâté Hortense.

Renfermée dans un Couvent depuis l'âge de dix ans, Hortense étoit tout au plus connue de sa famille, & des amis de sa famille. Parmi ces amis-là, il en est qui ont toujours une fille à proposer en mariage au garçon, ou un garçon à la jeune fille. Du moment qu'ils sont nés jusqu'à l'âge de leur entrée

dans le monde, ils ne les perdent pas de vue, & arrangent de loin le fuseau de leur destinée future. A point-nommé ces amis-là se présentent, & tout est si bien concerté, qu'ils ne manquent jamais de réussir; car ils ont toujours dans la bouche ces termes sacramentaux : *l'union est sortable*. Tout ce manège, il est vrai, n'a lieu que quand l'héritière ou l'héritier sont riches.

Un Conseiller d'État, qui avoit un fils taillé complètement pour remplacer M. son père, fut le premier à annoncer ses prétentions sur Hortense. C'est trop, dit-il à son ami, retenir Hortense au Couvent; elle a vingt ans. Il faut la rendre au monde: on dit qu'elle est bien. Le monde cependant est bien contagieux! Il seroit très-à propos de la marier. — On se doute bien qu'il proposa son fils; que son fils fut accepté, & que l'entrevue des jeunes gens ne fut renvoyée qu'à la huitaine.

Hortense en fut prévenue, mit sa plus belle robe, se fit coëffer le plus élégamment possible. Mélidor (c'est le nom du jeune Conseiller) avoit couvert sa longue taille d'un habit de soie bien noir & bien moiré. Sa blonde chevelure retomboit longuement sur son long dos. Il tenoit dans ses mains, avec des gants blancs, un beau bouquet. Mélidor auroit bien voulu jouer l'*étourdi*, se permettre ce *franc-parler* qui sied si bien sous le plumet & la cocarde; mais sous les yeux de son père, & dressé de bonne heure à la fatigante monotonie d'un cof-

tume sérieux, il s'observoit sans relâche. Par exemple, quand il étoit tenté de rire aux éclats, il se contentoit de sourire avec gravité. Il régloit jusqu'au mouvement de ses yeux, & n'en laissoit échapper que des rayons lucides, qui répandoient autour de sa personne un demi-jour decent & magistral. La même retenue & la même gravité se faisoient remarquer dans son allure, & tout ce qu'il disoit avoit au moins le ton *pensé* ou *pensif*. Hortense, qui ressembloit à toutes les jeunes Personnes qui reçoivent le mouvement qu'on veut bien leur donner, parla avec réserve, ne développa point la moitié de ses grâces, & répondit par monosyllabes. Elle étoit embarrassée; car la visite d'un futur époux a quelque chose de bien embarrassant pour une jeune Demoiselle. Elle reçut le grand bouquet de Mélidor, l'attacha modestement, avec un ruban, à son côté gauche, & écouta en rougissant par intervalles. Son père ayant jugé à propos de terminer la séance, la conduisit dans un des coins du Parloir, & là, pour satisfaire à l'usage; il lui prit la main, la serra, & lui dit: — Ma fille, je ne veux point vous voir malheureuse. Je n'imagine point vous préparer des regrets en vous proposant Mélidor; il est riche. — Et, sans attendre sa réponse, il ajouta: — Vous vous convenez on ne peut pas mieux. — Dans le même moment, le Conseiller d'État avoit tiré Mélidor à part. — Je te félicite, mon fils; elle

est charmante. Et sans lui donner le tems de parler : vous vous convenez à merveille. — Les deux pères s'embrassèrent aussi-tôt, en s'écriant : ces enfans sont faits l'un pour l'autre, *l'union est très-sortable*. Ainsi le sort d'Hortense & de Mélidor fut décidé, sans qu'ils eussent été consultés, & on appela cela une union sortable.

Le lendemain Mélidor ne manqua pas d'envoyer à Hortense un billet & des fleurs. Le billet étoit une fleur d'esprit. Mélidor s'échappa de la table de son père pour aller causer au Parloir avec Hortense. Cette seconde visite lui fut avantageuse. Une troisième suivit bien vite, & celle-là le servit à souhait : il étoit en bottes, en frac, en chapeau rabattu. Il avoit plus de souplesse dans sa taille, plus de grâces dans son maintien ; sa tête enfin disoit quelque chose. Peu s'en fallut qu'Hortense ne prêtât tout-à-fait l'oreille. Mais elle avoit un plan, & déjà elle avoit gagné un terrain immense, car Mélidor avoit dit : *je vous aime*.

Le jour du mariage est enfin arrivé. Hortense épouse Mélidor. Vous allez voir quels moyens elle mit en usage pour pouvoir être aimée long tems. Sans doute il n'est pas à souhaiter que ces moyens soient employés souvent ; mais il est bien vrai que les femmes seroient en général des épouses plus heureuses. Je me hâte de présenter à mes Lecteurs la scène que j'ai à décrire.

Dans une salle richement meublée, où

s'élevoit un lit nuptial superbement paré, dont une jeune femme-de-chambre détachoit en souriant les rideaux, Hortense avoit été conduite par Mélidor. Mélidor (car enfin il étoit époux) se présenta le moment d'après en robe-de-chambre. Hortense promena sur lui des yeux étonnés, & lui dit avec le sourire le plus gracieux : — Que prétendez-vous, Monsieur ? En vérité ceci me paroît d'un singulier... Ah ! du moins veuillez permettre que nous ayions fait connoissance. — Mais, Madame. — Mais, Monsieur. — On se figure aisément la surprise de Mélidor. Il tombe aux genoux d'Hortense ; prie, presse... Madame, l'hymen a des droits sacrés : je suis bien éloigné de les réclamer ; mais quand l'amour.... — L'amour, dit Hortense en le regardant avec les plus beaux yeux du monde, je ne demande pas mieux. Aimez-moi, Monsieur, aimons-nous, j'y consens ; mais je vous préviens que je ne veux point ressembler à toutes ces épouses qu'on aime, qu'on quitte, & qui, dupes d'une satiété qu'elles inspirent par trop de complaisance, sont vraiment à plaindre. Oubliez ; je vous prie, que vous êtes mon époux, & tâchez d'être mon amant. Voici mon appartement, cherchez ailleurs le vôtre. — Quoi ! tout de bon, Madame ! — Un jour peut-être me saurez-vous gré de cet arrangement.

Mélidor fut contraint de se retirer, & de se résigner. Le lendemain il se présenta de bonne heure à la porte d'Hortense ; il n'étoit

pas jour. Hortense lui fit faire mille excuses, & lui annonça qu'elle ne recevoit personne pendant qu'elle étoit dans son lit. Méliodor voulut avoir accès à sa toilette; il n'y eut pas moyen. Hortense n'avoit garde de se montrer sous un si grand négligé, & de découvrir tout ce qu'elle étoit forcée d'emprunter à l'art. Elle ne fut visible pour Méliodor que dans son boudoir, & après que toutes les glaces l'eurent rassurée sur le pouvoir de ses charmes & l'effet de sa parure. Elle reçut son époux comme une aimable connoissance dont on veut faire son ami; & pendant qu'elle brodoit au tambour, elle laissa à Méliodor tout le temps de revenir de son étonnement, & de lui dire les plus jolies choses. On eût dit de la plus aimable des coquettes, souriant aux décentes agaceries d'un aimable séducteur. Ils avoient l'un & l'autre beaucoup d'esprit, & l'on imagine bien tout le sel de cette scène piquante & naïve. Méliodor sortit sans être heureux; il céda la place à des jeunes-gens qui venoient, ce qu'on appelle sonder le terrain, & bâtir ou détruire d'un seul mot la réputation d'Hortense.

Méliodor vit sa femme établir entre ces jeunes gens & lui, une concurrence dont il fut piqué. Le dépit ne le poussa pas loin. Qu'auroit-il fait? Une rupture éclatante! Elles sont passées de mode. — Essayons, dit-il, de l'emporter sur eux; le prix en sera

plus glorieux. C'est une fleur qu'il n'est pas permis à l'époux de cueillir; l'amant doit la mériter. Essayons. — Ce ne fut plus qu'un amant tendre. Pour prévenir tous les desirs d'Hortense, il avoit toujours des ailes; pour lui plaire, Protee ingénieux, il se replioit tous les jours sous des formes plus galantes; il essayoit de s'emparer à-la-fois du cœur & des sens de sa femme.

Hortense, de son côté, fidelle à son plan, faisoit de son mieux pour tenir Melidor en haleine. Elle ne se monroit à lui que sous des jours avantageux. Jamais en négligé, jamais d'humeur, jamais cette franchise de caractère qui détruit presque toujours la confiance, en ne ménageant point la délicatesse. Toujours bien, elle savoit prévenir le moment où elle alloit être de trop. Melidor croyoit vivre avec une aimable étrangère, dont il essayoit de parler la langue. Enfin, Melidor fut heureux. Eh! combien de moyens il employa pour l'être! Il mérita son bonheur. — J'ai tout donné à mon amant, disoit Hortense; mon époux ne possède rien encore. — Et en effet, Melidor, qui, comme tant d'autres maris, s'imaginait follement que le reste de sa vie dépendoit de ce premier pas, fut détrompé. Hortense parut bientôt avoir oublié un moment de faiblesse, se défendit comme par le passé; & Melidor enivré d'un bonheur qui s'échappoit comme un beau songe, cou-

rut de nouveau sur les pas d'Hortense, qui avoit toujours l'air de fuir, sans jamais disparaître.

Ces deux époux passèrent ainsi leurs beaux jours; je dis beaux jours, car ils vécurent toujours ensemble comme de tendres amans. Hortense, ingénieuse à paroître jolie, à n'accoutumer son époux à rien, & à lui faire tout recevoir comme un bienfait; Mélidor toujours aiguillonné par un delir, & ranimé par une jouissance.

O vous qui êtes bien persuadés qu'un serment prononcé à l'autel, vous donne sur vos femmes une entière suzeraineté, & presque droit de vie & de mort, détrompez-vous. C'est de cette fausse idée que naissent l'ennui & les dégoûts du mariage; & vous qui vous plaignez de vos infidèles époux, souvenez vous que pour les enchaîner il faut imiter Hortense, avoir toujours toutes les grâces de la nouveauté & le piquant d'une maîtresse. Je sens bien que ce n'est pas peu de choses. Aussi voit-on peu de bons mariages.

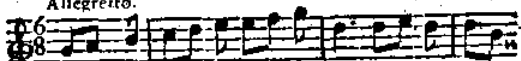
(Par M. Mayer.)



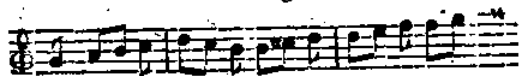
AIR D'ÉRIXÈNE,

Chanté par Madame Saint-Huberty.

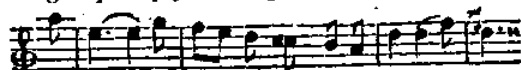
Allegretto.



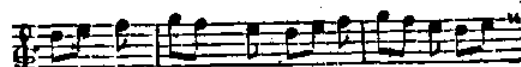
LI-VRONS-NOUS à la gai-té, c'est no-tre à-



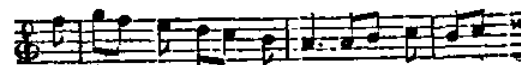
ge qui t'ap-pel-le; que no-tre lé-ge-



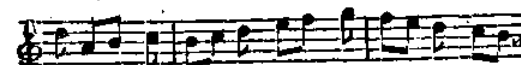
re-té ef-fleu-re l'herbe nouvel-le:



com-me on voit u-ne hi-ron-del-le, pen-



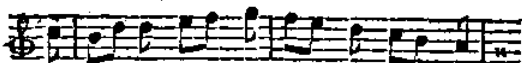
dant les beaux jours d'é-té, fri-fer l'eau,



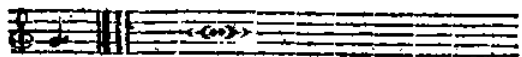
du bout de l'ai-le, sans en troubler la



clar - - - té, fri-fer l'eau, du bout



de l'ai-le, sans en trou-bler la clar-



ré.

LIVRONS-NOUS au doux plaisir ;
 L'éclat des roses s'efface ;
 Au printemps il faut jouir ;
 Trop tôt l'hiver le remplace.
 Saisissons l'instant qui passe ;
 Il ne peut plus revenir.
 Quand le froid des ans nous glace ,
 L'on peut alors réfléchir.

(Musique de M. Desaugiers.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
 du Mercure précédents.*

LE mot de l'Énigme est *Lin* ; celui du
 Logogryphe est *Chapeau* , où se trouvent
écu , produit de 1440 oboles , *chape* , *vache*
peau & eau.

É N I G M E.

QUOÏQUE je sois pour tous possession commune,
 L'usage est d'en parler comme de chose à soi.

On m'a pris à l'armée; on me fait chez le Roi,
Et l'on me compte dans la lune.

Dans un de mes surnoms j'ai l'abord glacial;
Un autre me rend général.

Certain arbre a bon air quand je m'y multiplie,
Si vous me supposez de quelque bon métal,
Achille eût avec moi paré le coup fatal.
Si d'ennemis armés vous craignez la furie,
Sans moi, c'est fait de votre vie.

Enfin vous rendez-vous, & faut-il vous aider ?
Vous allez donc me demander.

(Par un certain Souffleur de Comédie.)

LOGOGYPHE.

J'EXISTE depuis si long-temps
Qu'on ne voit à qui je dois l'être;
Mais un point arrêté parmi tous les Savans,
C'est que j'étais encor en mon printemps,
Lorsqu'en Grèce on me vit paroître.
On y connut bientôt mes droits:
Du myrthe & du laurier Théos plus d'une fois
M'offrit l'éclatante couronne:
Et long-temps l'on chérit mes lois
Dans Athènes, Samos, Smyrne, Lacédémone.
Je ne m'y fixois pourtant pas.
Un peuple né pour les combats,
Descendant du Dieu de la Guerre,
Voulut se soumettre la terre,
Et bientôt je suivis ses pas.

Comme parmi les Grecs, chez lui je fus reçue ;
 Auguste m'admit à sa Cour ;
 Cependant sa bonté déçue
 M'exila loin de lui sur un soupçon d'amour.
 J'errai depuis de Contrée en Contrée,
 Et rarement repa-us au grand jour ;
 Au monde enfin j'allois être ignorée,
 Quand aux bords de l'Aino j'annonçai ma rentrée ;
 Par ma force & par ma vigueur
 D'un chacun j'y fus admirée.
 Non loin de-là je pris plus de douceur ;
 Avec autant d'esprit je fus plus modérée.
 Au peuple d'Albion je fis beaucoup d'honneur.
 Il ne me manquoit plus que de vivre honorée
 D'un peuple craint pour sa valeur,
 Autant qu'aimé pour les vertus du cœur.
 En France je parus, & j'y fus adorée.
 Ces triomphes ont quelque prix.
 Faut-il, Lecteur, t'en dire davantage ?
 De mes six pieds dérange l'assemblage,
 Je deviens un légume exquis ;
 Un oiseau babillard ; un fleuve d'Italie ;
 D'un chétif animal l'inestimable don
 Qu'à nos besoins fait servir l'industrie ;
 En terme de grammaire, une conjonction.
 Bref, je suis.... Je me tais ; point d'indiscrétion ;
 L'indiscrétion dans la vie
 Au plaisir fort souvent vient mêler du poison.

(Par M. le Chevalier de T....)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

PRÉCIS Historique de la Marine Royale, depuis l'origine de la Monarchie jusqu'au Roi régnant; par M. Poncet de la Grave, Écuyer, Conseiller, Avocat, Procureur, du Roi de Sa Majesté, au Siège général de l'Amirauté de France, ancien Censeur Royal, Membre de plusieurs Académies, &c. 2 Vol. in-12. A Paris, chez Onfroy, Libraire, Quai des Augustins.

UN Auteur ne peut manquer d'être bien accueilli du Public, lorsqu'il se présente sur la scène revêtu de cette multitude de titres & de caractères qui supposent à la fois & le savoir, & les talens, & les services & leur récompense; car, pour être Membre de plusieurs Académies, il faut avoir fait ses preuves. Nous applaudirons d'abord à la sagacité de M. Poncet de la Grave, qui a su choisir un moment très-favorable pour mettre au jour cette Histoire de la Marine Française. Bien différent de ces Critiques qui voudroient nous persuader que l'Auteur du siècle de Louis XIV est un mauvais Historien, M. Poncet de la Grave a cru qu'on ne pouvoit choisir un plus beau modèle; il s'est attaché à ce grand Maître, & a si parfaitement saisi la manière de Voltaire, qu'il est

quelquefois impossible de distinguer les idées & le style du Disciple d'avec ceux du Maître. On en jugera par les morceaux suivans.

TEXTE de Voltaire,
Essai sur l'Hist. Gé-
nérale, T. 8, Ch. 49,
page 171.

La face des affaires ne changeoit pas moins entre les Princes Chrétiens. L'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avoit tant redoutée, & qui avoit alarmé tant d'États, fut rompue dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans, Régent de France, quoiqu'irréprochable sur le soin de la conservation de son Pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unifia étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France, & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon, qui régnoit à Madrid.

TEXTE de M. Poncet,
Partie II^e, p. 200.

« La face des affaires ne changeoit pas moins entre les Princes Chrétiens; l'intelligence & l'union de la France & de l'Espagne, qu'on avoit tant redoutée, qui avoit alarmé tant d'États, fut rompue dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans, Régent de France, quoiqu'irréprochable sur la conservation de son Pupille, se conduisit comme s'il eût dû lui succéder. Il s'unifia étroitement avec l'Angleterre, réputée ennemie naturelle de la France, & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon;

Philippe V, qui avoit renoncé ouvertement à la Couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devoient lui donner la Régence d'un pays où il ne pouvoit régner. Ainsi, après la mort de Louis XIV, toutes les vues, toutes les négociations, toute la politique changèrent dans sa Famille & chez tous les Princes.

M. de Voltaire, *ibid.*
page 172.

Le Cardinal Albéroni, premier Ministre d'Espagne, se mit en tête de bouleverser l'Europe... Il négocia à la fois avec la Porte-Ottomane, avec le Czar Pierre-le-Grand & avec Charles XII. Il étoit prêt d'engager les troupes à renouveler la guerre contre

qui régnoit à Madrid Philippe V, qui avoit renoncé à la Couronne de France par la paix, excita, ou plutôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devoient lui donner la Régence du pays où il ne pouvoit régner. Ainsi, après la mort de Louis XIV, toutes les négociations, toute la politique changèrent dans sa Famille & chez tous les Princes.

M. Poncez, page 201.
Partie II^e.

« Le Cardinal Albéroni, premier Ministre d'Espagne (1719) voulut bouleverser l'Europe; il ne réussit point, & finit par se perdre.

Il négocioit à la fois avec la Porte-Ottomane, avec le Czar Pierre-le-Grand. Il étoit prêt d'engager

l'Empereur ; & Charles XII, réuni avec le Czar , devoit mener lui-même le Prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le Trône de ses pères... Le Régent de France fit la guerre à l'Espagne de concert avec les Anglois ; de sorte que la première guerre entreprise par Louis XV, fut contre son oncle, que Louis XIV avoit établi au prix de tant de sang. C'étoit en effet une guerre civile. Ce fut la Motte-Houdard qui composa le Manifeste, qui ne fut signé de personne.

les Turcs à renouveler la guerre contre l'Empereur; & Charles XII réuni avec le Czar , devoit mener lui-même le Prétendant en Angleterre, & le rétablir sur le Trône de ses pères.

Le Régent de France fit la guerre à l'Espagne , de concert avec les Anglois; de sorte que la première guerre entreprise par Louis XV, fut contre son oncle, que Louis XIV avoit établi au prix de tant de sang, C'étoit en effet une guerre civile. Ce fut la Motte - Houdard qui composa le Manifeste, qui ne fut lu de personne. "

M. de Voltaire ,
page 190.

Son administration fut moins contestée & moins enviée que celle de Richelieu & de Mazarin dans les temps

M. Poncet ,
page 204.

" L'administration du Cardinal de Fleury fut moins contestée & moins enviée que celle de Richelieu &

les plus heureux de leurs ministères. Sa place ne changea rien dans ses mœurs. On fut étonné que le premier Ministre fut le plus aimable des courtisans & le plus désintéressé.... Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un Corps puissant & robuste qui se rétablit de lui-même... page 194. Le Roi Stanislas, beau-père de Louis XV, déjà nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus solennelle.... Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avoit épousé une fille de Charles VI, l'emporta sur son concurrent....

Le Cardinal de Fleu-

de Mazarin, dans les temps les plus heureux de leur ministère. Sa place ne changea rien dans ses mœurs. On fut étonné que le premier Ministre fut le plus aimable des courtisans & le plus désintéressé. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes & s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un Corps puissant & robuste qui se rétablit de lui-même. Le Roi Stanislas, beau-père de Louis XV, déjà nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la manière la plus légitime & la plus solennelle. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avoit épousé une nièce de Charles VI, l'emporta

ry,

ry, qui ménageoit sur son concurrent....
 L'Angleterre, ne vou- Le Cardinal de Fleu-
 lut ni avoir la honte ry, qui ménageoit
 d'abandonner entière- l'Angleterre, ne vou-
 ment le Roi Stanislas, lut ni avoir la honte
 ni hasarder de grandes d'abandonner Stanis-
 forces pour le secourir. las, ni hasarder de
 Il fit partir une Esca- grandes forces pour
 dre avec 1500 hom- le secourir; il fit par-
 mes, commandés par tir une Escadre avec
 un Brigadier. Cet Of- 1500 hommes, com-
 ficier ne crut pas que mandés par un Bri-
 sa commission fut sé- gadier. Cet Officier
 rieuse; il jugea quand ne crut pas que sa
 il fut prêt de Dantzic, commission fut sé-
 qu'il sacrifieroit sans rieuse; il jugea quand
 fruit ses Soldats, & il fut prêt de Dant-
 il alla relâcher en Da- zig, qu'il sacrifieroit
 nemarck. Le Comte de sans fruit ses Soldats;
 Plélo, Ambassadeur il alla relâcher en
 de France auprès du Danemarck. Le Com-
 Roi de Danemarck, te de Plélo, Ambas-
 vit avec indignation sateur de France,
 cette retraite, qui lui &c. &c.
 paroissoit, &c. &c. &c.

C'est ainsi que le nouvel Historien de la Marine fait prendre le ton & l'esprit de M. de Voltaire: il n'est pas moins habile à saisir le génie des autres Écrivains qui ont publié des Ouvrages sur cette matière: nous pourrions en fournir un grand nombre de preuves; mais M. Poncet, comparé avec lui,

Sam. 21 Octobre 1780.

F.

même, intéressera bien davantage. Rapprochons d'abord de son texte les notes qui se trouvent au bas des pages.

Partie I, page 24.

Notes de M. Poncet. *Texte de M. Poncet.*

Leur Flotte se retira fort délabrée, & regagna au plutôt les ports de France.

„ Les François ; après neuf heures de combat , furent défaits, & se retirèrent dans les ports de France. „

Page 79.

L'autorité souveraine & légitime triompha de la rébellion d'une ville audacieuse qui se croyoit invincible.

„ Tous les vaisseaux donnèrent ; les Chefs firent briller leur prudence & leur courage, & l'autorité souveraine & légitime triompha. „

Partie II, pag. 36.

Cependant le Comte d'Étrées se mit en bataille, & ensuite se servit des vents pour faire une retraite fière & honorable.

„ M. d'Étrées ne voulant pas hasarder une bataille à cause de l'inégalité des forces, s'éloigna des Espagnols, & fit une retraite honorable & fière. „

Les Alliés, maîtres du vent qui étoit frais, changeoient continuellement de position, ce qui ne permit pas aux François d'en venir à un abordage général. La fumée d'ailleurs qui portoit sur notre Escadre, l'empêchoit de voir les mouvemens de l'ennemi.

“ Les François vou-
loient en venir à l'a-
bordage; mais l'en-
nemi timide ou pru-
dent ayant le vent
pour lui, l'évita con-
tinuellement... La fu-
mée, poussée par le
vent sur la Flotte Fran-
çoise, l'empêchoit de
voir les mouvemens
de l'ennemi. ”

On doit sentir combien de telles notes ajoutent à l'intelligence & à la beauté d'une narration; mais elles ne sont pas toutes du même genre: dans celle-ci, par exemple, l'Auteur a le courage & l'adresse de se réfuter lui-même.

N O T E .

Les Historiens se sont trompés, elle fut très-utile, en diminuant les forces de l'ennemi par la perte de ses vaisseaux.

dre. La victoire ne fut que glorieuse; le vaisseau ennemi étoit si maltraité, qu'il coula à fond un moment après. ”

T E X T E .

“ Le Comte de Forbin, dans la nécessité de vaincre ou de périr, essuie son feu, fait sa décharge, & force à l'abordage le Hollandois à se ren-

Réflexion d'ailleurs aussi neuve que profonde: il n'appartenoit qu'au Procureur de l'Amirauté d'observer qu'un vaisseau coulé à fond diminue les forces de l'ennemi qui le perd. On se figure peut-être que M. Poncet de la Grave ne se montre un profond Penseur que dans ses Notes: ouvrez son Livre, partie I, pag. 86, vous y lirez ces phrases:

« Le fanatisme seul guidoit Soubise; mais son unique objet étoit de se faire rechercher, & de faire la paix au poids de l'or. »

Pag. 186. « La mort de l'Amiral, la perte de son vaisseau, affoiblit les Anglois; alors redoublant d'efforts & découragés, ils se vengèrent par la mort de l'Amiral. »

Pag. 75, Partie II. « Il battit l'ennemi, le prit, mit le reste en fuite. »

Quand on aura bien médité la réflexion suivante, M. Poncet de la Grave ne doit plus craindre de passer pour être Philosophe.

Partie II, pag. 166. « Louis XIV, auquel on faisoit la peinture la plus frappante de la misère du peuple, tourna tous ses desirs vers la paix, & s'abassa à proposer un accommodement aux Hollandois: démarche mal réfléchie. Un Roi de France devant toujours faire la loi & non la recevoir, tant qu'il a des sujets existans, constamment prêts à se sacrifier pour lui. »

En comparant le Texte de cet Ouvrage à son Discours Préliminaire, on est tenté de croire qu'il existe deux Poncet de la Grave, comme il y a deux Solies dans l'Amphitruon.

A la page 122 du Texte, l'un prétend que
 « le Cardinal Mazarin, après avoir pacifié
 l'Europe, rétablit notre Marine abandonnée,
 & fit respecter le pavillon François. » Et à la
 page 31 du Discours Préliminaire, l'autre
 assure que ce Ministre, « occupé du soin
 de soutenir sa fortune chancelante, entouré
 d'ennemis domestiques, ne vit qu'autour de
 lui. Ses yeux ne purent se porter sur la mer;
 sans cesse agité par le tourbillon des intri-
 gues, il fut contraint de laisser expirer la
 marine. La gloire de la ressusciter fut réser-
 vée à Colbert. »

Assurément voilà des opinions trop in-
 compatibles pour se trouver réunies dans le
 même individu. Mais quel est le vrai Sotie?
 Est-ce celui qui pose en fait que Mazarin
 ne vit qu'autour de lui, ou celui qui nous
 représente ce grand Ministre comme le Sau-
 veur de la Monarchie, qui ne fut jamais
 plier, & pour qui ce n'étoit qu'un jeu de
 faire trembler les ennemis de la France? Se
 peut-il, d'ailleurs, que la même plume qui
 a si heureusement imité le style de Voltaire,
 ait écrit les choses qu'on va lire?

« Il est réservé à la nation Angloise de
 tout faire contre les usages & les règles pa-
 triotiques entre les nations policées. S'ils
 font des descentes en pirates, ils enlèvent les
 familles. » Partie I, pag. 47.

« Alors M. d'Aché, qui prévint que les
 Anglois ne seroient pas en état, de long-
 temps, de fatiguer les Etablissements des